

chologue d'en décider par l'observation ordinaire ; « la conscience est incommunicable » ; nous ne pouvons que prendre acte des déclarations du mystique, nous ne pouvons les contrôler...

Toutefois, le PRAGMATISME offre une voie de solution : « l'arbre se juge à ses fruits » ; or, nous pouvons constater non seulement l'énergie pratique d'une sainte Thérèse et d'un Loyola, mais certains effets incontestables de la « mind cure » et, plus généralement, le réconfort que puise dans sa foi le croyant frappé par une épreuve, la grandeur de la vertu quand elle s'élève à la sainteté, etc...

Que penser aujourd'hui de cette psychologie ? La collection de témoignages recueillis par James conserve toute sa valeur documentaire, mais elle est loin de couvrir toutes les « VARIETES » de l'expérience religieuse ; James ne s'attache qu'à des cas rares et exceptionnels ; il néglige dédaigneusement l'état mental de l'humble croyant ; il ignore complètement les religions primitives, l'aspect social, collectif de la vie religieuse ; il ne soupçonne aucunement l'intérêt de l'étude du « comportement » religieux : rites, prières, sacrifice, etc...

En conclusion, bien des questions se posent, notamment :

1. L'expérience religieuse telle que l'entend James, ne comporte-t-elle pas une équivoque ? Les uns en ont le privilège ; d'autres y sont étrangers. Le critérium pragmatique admis par James peut-il suffire ? D'autres sont-ils concevables ?

2. De la « variété » de l'expérience religieuse est-il possible de dégager une définition de valeur générale ?

Th. RUYSSSEN.



SOCIÉTÉ DE PHILOSOPHIE DE BORDEAUX

Le samedi 5 décembre 1953, communication sur : « *La vie humaine et sa structure empirique* » par M. Julian MARIAS, professeur à l'*Instituto de Humanidades de Madrid*.

Si vous cherchez dans un dictionnaire le mot « pentagone », le mot « chouette », le mot « Cervantes », vous trouvez : 1. une définition ; 2. une description ; 3. une histoire.

La connaissance de la vie humaine n'est possible que pour une raison narrative (raison vitale). Et, comme toute réalité comme telle se constitue dans ma vie, on peut étendre ce principe à n'importe quelle réalité, qui apparaît toujours couverte d'une patine d'interprétations, que seule l'histoire peut dégager, pour montrer dans sa vérité (*alétheia*) la réalité nue.

La structure temporelle de la vie humaine concrète réclame le récit comme forme d'énoncé propre ; mais cette narration n'est possible qu'en s'appuyant sur une théorie analytique ou abstraite.

Or, entre la théorie analytique et la narration concrète s'interpose la *structure empirique de la vie humaine*, qui n'appartient pas à la théorie *a priori*, qui n'est pas nécessairement liée à la notion « vie humaine », mais qui n'est pas accidentelle, c'est-à-dire qui appartient *de facto*, mais d'une manière stable et permanente aux vies concrètes que je trouve empiriquement ; cette structure, donc, *peut varier* au cours de l'histoire, elle est la forme concrète de notre être circonstanciel. La vie humaine est corporelle, mais *cette* forme de corporéité qui est la nôtre appartient à la structure empirique ; on en dirait autant de sa mondanité, de sa durée temporelle, des formes de sa sensibilité. Le sexe, qui n'est pas une condition de la vie humaine tout court, n'est pas un accident ou un hasard, mais une détermination de la structure empirique.

Il faudrait définir les limites entre le naturel et l'historique ; on a mis sur le compte de la « nature humaine » des déterminations acquises, historiques, mais durables, qui s'ajoutent à la structure empirique de notre vie. Même des éléments « permanents » peuvent être historiques, car ils peuvent être « durables », d'Adam au Jugement dernier, tout en étant indépendants d'une « nature humaine », ou d'une « essence » immuable et nécessaire. Et seulement sur le fond de la théorie abstraite et de la structure empirique, on peut comprendre la réalité concrète, circonstancielle, temporelle, localisée, singulière, de « ma » vie — celle de chacun de nous.

Julian MARIAS.

*
**

Le 30 janvier 1954, communication sur : « *Peut-on vérifier les jugements de valeur ?* » par M. Philip-Paul WIENER, professeur au *City College* de New-York, « Visiting Professor » à la Faculté des Lettres de l'Université de Bordeaux.

Les positivistes (Carnap, Reichenbach, Ayer, etc.) nient formellement que les jugements de valeur puissent être vrais ou faux et voient en eux de simples « expressions émotives ». A l'opposé, thomistes, kantien, hégéliens, marxistes, existentialistes attribuent une certitude absolue aux jugements de valeur fondés sur leurs systèmes moraux et métaphysiques.

Contre toutes ces écoles, on défendra une position qui s'appuie sur l'analyse de la forme immanente des jugements de valeur ou, plus précisément, des hypothèses implicites qui se formulent en eux comme règles directrices de notre conduite et de nos attitudes. L'ensemble des expériences déjà approuvées et des connaissances déjà établies intervient pour vérifier les jugements de valeur envisagés comme des hypothèses ou des règles susceptibles d'être modifiées et corrigées par une réflexion portant sur leur compatibilité mutuelle et leur accord avec les conditions de la vie sociale. Cette sorte de vérification est analogue aux procédés par lesquels sont élargies nos connaissances empiriques et scientifiques. Elle implique la liberté de faire des expériences pour mettre à l'épreuve tout jugement de valeur. Le résultat de cette vérification demeurant provisoire, il faudra